

[N° 48] 2018

Le journal de La Joliette



[UBAC] 838

Fr. 3.-

Imaginez en couleurs!

Jenny KHIEL & Florian ZBINDEN

exposent leurs tableaux

du 3 février au 2 mars 2019

Hôpital (restaurant 1^{er} sous-sol)

Rue de Chasseral 20

La Chaux-de-Fonds



Hommage à Joan Jeannin
Jenny Khiel



Apparition
Florian Zbinden

"Une peinture n'existe que s'il y a des yeux pour l'embrasser."

Normand Reid

Vernissage: dimanche 3 février 2019
de 11 à 14 heures

Edito de fin d'année

«Je vous souhaite des rêves à n'en plus finir et l'envie furieuse d'en réaliser quelques-uns»

Jacques Brel

Avant de formuler mes vœux pour les fêtes de fin d'année, je vous souhaite d'avoir beaucoup de plaisir à la lecture de cette nouvelle édition du Journal de La Joliette. Je remercie chaleureusement toutes les personnes qui ont participé à la rédaction des textes, aux illustrations photographiques, peintes ou dessinées, à la relecture et à la mise en page.

En cette fin d'année, c'est également l'heure du bilan pour moi. Voilà maintenant une année que je collabore au sein de La Joliette CSP en tant que coordinatrice de l'insertion et adjointe du responsable. L'année 2018 n'a pas été simple, financièrement parlant, pour le Canton : des priorités ont dû être faites, nous avons dû réfléchir à notre positionnement et affiner nos outils de suivi pour travailler en tant que réel partenaire avec nos mandants. Avec du recul et malgré tous les changements et incertitudes que cette situation a engendré notamment par la mise en place d'une nouvelle stratégie d'intégration professionnelle par le service de l'emploi, je pense qu'avoir été engagée durant cette période a été une belle opportunité. En effet, nous avons été amenés, au sein de l'équipe, à réfléchir en profondeur sur le sens que nous souhaitons donner à notre accompagnement et par conséquent à nous sentir complètement impliquée dans cette réflexion.

Face au changement, la Joliette CSP a réussi, à mon sens, à faire preuve d'adaptabilité et à tirer profit de cette situation pour les personnes accompagnées sans perdre de vue ses valeurs humanistes. Je suis confiante pour la suite, heureuse des rencontres que j'ai pu faire au cours de cette année et reconnaissante de faire partie de cette aventure qui ne fait que de débiter.

Sur ce, je vous souhaite d'excellentes fêtes de fin d'année. Je vous souhaite de vivre pleinement ces instants de partage avec vos proches. C'est l'occasion de consolider ou de renouer des liens forts avec eux. J'ai également une pensée pour les personnes qui seront éloignées des leurs pour différentes raisons, pour ceux et celles frappé-e-s par la maladie, par un deuil et qui ne pourront peut-être pas partager entièrement ces moments de fêtes. Passez un joyeux Noël et entrez dans cette nouvelle année avec joie et espoir.

Ranya TAMER

Sur le fil de la lame...

Par une belle matinée de septembre, je me rends au 58, Grande Rue à Corcelles où est sise la forge de Luigi Carniel.

Luigi Carniel, ingénieur de formation, est Maître d'arts martiaux. Fatalement, il s'est intéressé aux sabres. Forgeant depuis 25 ans, il a repris cet atelier en 2001. Il est le seul forgeron qui fait du Damas dans le canton.

Luigi, né dans un petit village près de Mestre a vécu une enfance heureuse malgré l'hyper pauvreté de sa famille. Après le décès de son père en 48, il se retrouve seul avec sa mère et deux tantes dans les dures conditions de l'après-guerre. Enfant, sans prédispositions particulières ni pour le Japon, ni pour les arts martiaux, ni pour la forge, il fabrique tout le temps des frondes, des poignards en bois. En travaux manuels, il obtient le premier prix en réalisant deux sabres japonais sans jamais en avoir vus.

Arrivé en Suisse à 12 ans, timide, introverti sûrement, la pratique des arts martiaux l'a beaucoup aidé pour son handicap de la parole. Lassé par le judo, il découvre, grâce à un copain, le karaté qu'il pratique jusqu'à maintenant. Côtéant des enfants de son âge, il trouve le pays ouvert, sans préjugés du genre « *lui est italien, moi, je suis suisse* ». Il vit les deux initiatives Schwarzenbach. Pendant ces périodes xénophobes, il se fait rabrouer plusieurs fois à cause de ses origines. Malgré sa jeunesse, il réfléchit : « *Pourquoi ces personnes existent ? Pourquoi sont-ils suivis ? La peur, la peur de l'Autre... Quand il y a quelque chose qui ne va pas, c'est la faute à l'Autre. C'est facile.* »

Pionnier de son époque, il effectue de nombreux stages de karaté en France voisine avec des Maîtres japonais. Il fait la connaissance de Hiro Mochizuki, le fils d'un grand Maître japonais, qui lui fait découvrir l'aïkido. Pendant vingt ans, il suivra en parallèle les deux disciplines. A 34 ans, il va pour la première fois au Japon. Curieux de nature, pratiquant le sabre, il achète le livre d'un Maître polisseur, une véritable bible qui le passionne. Il demande à son Maître s'il connaît l'auteur. Après moult tergiversations, il obtient un rendez-vous.

Prenant le Shinsanken qui roule à 200-250 kms/heures, il part pour Fukuoka, tout au fond du Japon. Le Maître lui fait visiter les ateliers, des alcôves de trois mètres sur trois, avec les bacs et les pierres. Non sans mal, en proposant d'acheter un katana, il réussit à s'initier au polissage en acceptant de finaliser un sabre de 500 ans. Bien entendu, le Maître n'est pas satisfait de son travail de débutant. Luigi achète le sabre



douze mille francs. Un matin, il va chez le forgeron prendre une lame à polir. Là, rebelote, il demande à s'initier. A la forge, il fait le manœuvre mais en apprend suffisamment. Rentré en Suisse, il s'exerce à la forge du Pâquier, pestant, se trompant, recommençant.

Pour le Damas, il commence par un paquet, une superposition de fer et d'acier qu'il trouve dans le commerce. Traditionnellement, les Japonais fondent le tamahagane, une éponge de fer. Ils concassent cet énorme bloc en petits cailloux, les chauffent, les aplatissent et les superposent. Un véritable sabre est constitué de deux parties, le shingane acier mou dans le cœur de la lamé et le kawagane, en acier dur, autour. Imbriqués, ils sont soudés, allongés en donnant des coups de marteau réguliers pour que la lame reste toujours dans l'axe. Luigi forge au plus près de la forme, fait le shinogi, le tranchant, le mune, le dos et érase jusqu'à ce qu'il arrive aux côtes finales.

Ensuite, pour le trempage, il badigeonne la lame d'argile et ne dégage que le fil. Avec cette trempe sélective, dans l'eau, la partie découverte se refroidit plus vite que le reste. Après, commence un travail titanesque, le polissage, tout d'abord, avec des pierres d'environ 120 grains, de 240, puis de plus en plus fines, qui feront ressortir cette partie.

Ensuite, il fabrique le koshirae, l'habillement. Le saya, le fourreau, est unique pour chaque lame. Il fait la poignée en tilleul qui doit être bien adaptée, sans aucun jeu parce que quand on coupe, il y a une sacrée force. Il faut que le saya soit adapté à la lame à laquelle il est destiné, sinon cela ne rentre pas. Il n'y a pas de jeu, impossible de mettre une autre lame! Pour le brunissage, le forgeron passe un stick en acier dur pour aplatir les pores. Cela crée une surface brillante qui préserve de l'oxydation. Depuis la commande jusqu'à la remise du sabre au client, il faut compter trois à quatre mois.

Un jour, Luigi Carniel s'interroge: « *En Suisse, nous avons le couteau suisse. Mais, à part cela ?* » Au Musée de la vigne, à Boudry, il découvre le Corbet, un couteau neuchâtelois pour les vigneron, qui ressemble à une serpette avec un manche. Le Corbet date du 17^{ème} siècle avant que Neuchâtel n'entre dans la Confédération. Il y avait une loi qui l'interdisait au cabaret, - le mot bistrot n'existait pas encore - et à l'église. Au 20^{ème} siècle, l'arrivée des sécateurs sonne le glas de ce couteau. « *Pourquoi ne pas le faire renaître ?* »

Après de nombreux essais, de façon à ce qu'il soit pliant, Luigi fabrique le Corbet vigneron, à la lame légèrement courbée. Les autres modèles, il les a créés en se disant: « *Tiens, qu'est-ce que nous avons ? Des vignes, des lacs et des montagnes ?* » Il en est sorti trois Corbets différents : vigneron, lacustre et torée. La poignée est identique, c'est la lame qui change. Ce n'est pas parce qu'on vend quelques couteaux et quelques sabres, de temps en temps, qu'on gagne sa vie.

« *Pourquoi acheter un couteau qui coûte quelques centaines de francs quand j'ai le même pour dix balles.* »

T.F

Si vous désirez en savoir plus sur Luigi Carniel, écoutez le podcast (émission de radio consultable à tout moment) sur notre site joliette.ch où vous pouvez également lire nos anciens numéros.



Figues sèches et huile d'olive

Je me souviens de mon enfance comme si cela datait d'hier. Nous habitions à Alger, ville construite par les français, dès 1830, autour de la casbah ottomane. Déjà petit, je trouvais cette ville très belle avec ses murs blancs qui lui valent le surnom d'Alger la blanche, avec ses jardins enchanteurs où j'appréciais les poissons rouges dans les bassins, les fleurs et les plantes diverses et variées, avec ses ruelles peuplées de statues antiques, avec son boulevard sur le littoral ensoleillé et son magnifique port de l'Amirauté.

A dix ans, mon père m'annonce que pour les vacances scolaires, qui durent du début du mois de juillet jusqu'à la mi-septembre, nous retournons sur le lieu de nos ancêtres, Achallam, un petit village à 150 kilomètres de la capitale. C'est la première fois que je vais découvrir la Kabylie. A cette annonce, mon frère et moi, nous ne sommes pas très enthousiastes. Nous préférons plutôt rester avec nos copains, profiter de la plage et de la ville plutôt que partir nous ennuyer dans un village perdu dans les montagnes, sans aucune distraction. En voyant notre réaction, notre père se met à rire et nous dit : « *Vous devez connaître vos racines et votre famille. La paix ne va pas durer longtemps. Vous serez sûrement obligés d'y retourner pour y trouver refuge. De plus, c'est une très belle région et tous les membres de notre famille vous attendent pour faire votre connaissance.* »

Le jour du départ arrive. Nous habitons dans un très bel immeuble à Alger. Toute la famille se réveille à 3 heures du matin. Nous attendons la voiture qui doit nous emmener en Kabylie. Une vieille Peugeot 403 arrive, conduite par un charmant proche de la famille qui ne cache pas sa joie de nous amener dans le village de nos aïeux. Ma sœur, ma mère et mon père s'installent sur la banquette arrière. Mon frère et moi, nous sommes à l'avant à côté du conducteur. Au démarrage de la voiture, nous nous regardons dans les yeux. Nous chuchotons : « *Adieu la rue Dordor, adieu notre quartier, adieu nos amis, adieu Alger.* » Nous sommes tout tristes de quitter notre environnement. Le quartier est pour nous une grande famille conviviale où tout le monde se connaît et dans laquelle nous vivons harmonieusement. Nous partons très tôt pour éviter les bouchons, profiter de la fraîcheur de la nuit et de l'aube parce que l'été est très chaud. Enfants, le voyage nous paraît long. La 403 roule lentement, notre chauffeur d'un certain âge cherchant la sécurité. Nous finissons par arriver au bled où, avec une naturelle sincérité, tous les villageois, au courant de notre venue, nous attendent pour nous donner des câlins, des embrassades, des fruits et des légumes de leur récolte. Charmés par la vision des plantations de toutes les couleurs, nous nous sentons comme dans un film.

Ce premier jour, je goûte à une coutume alimentaire traditionnelle : les figues séchées avec de l'huile d'olive. Pendant ces vacances, mon frère et moi, nous nous promenons en compagnie des villageois, dans les champs. Dans chaque parcelle, poussent des cultures différentes et parfumées. Dans ce décor idyllique, nous goûtons aux produits de toutes les plantations : figues, blé, pois chiche, melons, lentilles... Heureux de cette renaissance à une nouvelle vie, nous oublions vite Alger. Mon oncle possède un âne blanc sur lequel nous nous promenons à la fraîche. Lors de la récolte des céréales, nous chevauchons l'animal qui tourne en rond sur les grains pour ôter leur enveloppe. Cela dure toute la journée. Un second âne travaille également avec des enfants sur le dos. A la fin de la journée, mon oncle, très content de sa bonne récolte, se rend au moulin pour faire moudre ses grains. Dans les maisons traditionnelles, les pois chiches, les lentilles, le blé, tous les légumes, les fruits secs et les jarres d'huile d'olive sont stockés dans de belles armoires artisanales « lkoufens ». Dans ces meubles rudimentaires, la nourriture ne pourrit pas et garde toutes ses saveurs. Les murs des maisons, construit en torchis (mélange de bouse de vaches, de paille et d'argile) gardent le froid en été.

Finies les vacances, l'heure de la rentrée à Alger a sonné ! Mon père est très content et nous également. Nous avons découvert notre famille, retrouvé nos racines, il n'y a rien de mieux, c'est une vraie richesse.

Par la suite, chaque année, pour les vacances, c'est avec le même plaisir que nous sommes retournés dans notre village kabyle avec un bonheur et une joie toujours renouvelés.

Lunès HADJ-SAÏD



Précarité et pauvreté

*«Vous êtes riche
et vous voudriez être aimé comme un pauvre.
Et les pauvres,
on ne peut quand même pas tout leur prendre aux pauvres !»*

Jacques Prévert

La précarité est une forte incertitude de conserver ou récupérer, dans un avenir proche, une situation acceptable. C'est une notion développée et étudiée en sciences sociales. C'est aussi une notion subjective et relative, puisqu'elle est définie par rapport à une « situation acceptable », au sein d'une société donnée. La précarité est perçue et définie différemment d'une culture à l'autre.

L'absence d'une ou plusieurs des sécurités ne permet pas aux personnes et aux familles d'assumer leurs responsabilités élémentaires et de jouir de leurs droits fondamentaux. L'insécurité qui en résulte peut être plus ou moins étendue et avoir des conséquences plus ou moins graves et définitives. Elle conduit le plus souvent à la grande pauvreté quand elle affecte plusieurs domaines de l'existence, qu'elle tend à se prolonger dans le temps et devient persistante, qu'elle compromet gravement les chances de reconquérir ses droits et de ré-assumer ses responsabilités par soi-même dans un avenir prévisible.

La précarité est donc une situation (sociale, économique, affective, etc...) qui ne peut faire l'objet, comme certaines personnes le proclament, d'un éloge, voire d'un *modus vivendi* qui devrait provoquer l'admiration. Les notions de précarité et de pauvreté sont à la fois distinctes et liées.

Dans les faits, les populations subissant une situation de précarité se recoupent souvent avec celles en situation de pauvreté. Cependant, les deux populations ne se recouvrent pas exactement : une personne en situation de précarité n'est pas forcément - ou pas tout de suite - en situation de pauvreté.

Le terme « pauvreté » est relatif à celui de richesse, et fait référence aux situations d'inégalités économiques et politiques entre individus et entre sociétés. Les sciences économiques tentent d'expliquer l'existence de la pauvreté, ainsi que les mécanismes de l'accroissement de la richesse.

La pauvreté est une cause majeure de souffrance, et l'égalité entre les êtres humains est au centre de diverses conceptions morales, philosophiques et religieuses.

Gaston VERDON

Ne nous endormons pas!

*Ne crois pas non plus tout ce qu'on vous raconte
Lorsqu'on vous parle de ces gens qui quitte leur pays,
Leur famille, sans douleur, comme on partirait au travail le matin
Car quitter son pays demeure un acte difficile
D'autant plus difficile quand on ne le fait pas par un total libre choix
Mais quand c'est la nécessité qui vous pousse droit vers l'inconnu.*

Camille Saglio

Durant ces trois derniers mois en Suisse (de juillet à septembre), le nombre des demandes d'asile a baissé de près d'un quart par rapport à la même période de l'année passée. La baisse est continue depuis longtemps. Pourquoi se faire du souci ? Tout va bien ! Vraiment ? Nous qui sommes actifs dans le domaine de l'asile, devons-nous relâcher notre attention ? Ce serait une conclusion bien hâtive, voire même une sorte de désertion.

D'abord, on sait parfaitement que c'est pour des raisons relativement techniques que les requérants d'asile aboutissent moins en Suisse que par le passé. La fréquentation de la voie maritime méditerranéenne a diminué en raison de tous les obstacles que les pays du nord de l'Afrique (Lybie) et du sud de l'Europe (Italie) dressent devant les migrants. Pour tous ceux qui mouraient en mer, j'ai envie de dire que c'est tant mieux. Mais pour tous ceux qui souffrent de passer ailleurs ou de ne pas passer du tout en attendant d'autres horribles conditions, c'est affreux.

Quant à la Suisse, calmement mais froidement, elle a mis en place un système décourageant pour quiconque souhaite passer de l'enfer au paradis : notre pays n'est d'ailleurs pas le paradis, dit-on aux migrants. Et puis, vous ne venez pas de l'enfer. Allons !

Gare à nous si nous sommes comme les enfants à croire que quelque chose disparaît au moment où nous fermons les yeux ! Le phénomène de la migration est une réalité installée en Europe pour longtemps et qu'il convient de gérer avec lucidité et générosité. Si certaines circonstances rendent pour nous ce phénomène passagèrement moins pesant, tant mieux, pour autant que nous utilisions ce répit avec intelligence.

Prenons le canton de Neuchâtel. En août dernier, on comptait 926 réfugiés (hommes et femmes) et 608 personnes admises à titre provisoire. Il y avait 111 personnes dans les structures de premier accueil (281 il y a un an, 421 au début de 2017). Cette baisse va encore s'accroître du moment que le quota de requérants dévolu au canton diminue en raison de la présence, à Perreux, du Centre fédéral.

Comment mettre à profit cette diminution de pression dans notre canton ? En augmentant l'efficacité du travail bénévole en faveur des requérants et des réfugiés. Cette efficacité est déjà réelle à travers tout le travail que fournissent les associations (y compris les Eglises et organisations associées) et les personnes individuelles. Bravo ! Mais un flou demeure sur ce travail, ses lieux d'actions, ses acteurs, leur organisation, sur les éventuels services non fournis, sur la dispersion de certaines forces.

Un outil existe pour augmenter cette efficacité : la Plateforme asile, concrétisée par des rencontres annuelles, des échanges, et par le site internet www.asile-ne.ch, malheureusement encore très imparfait. Une volonté s'est exprimée cette année pour contribuer à une meilleure coordination. L'accalmie sur le front de l'asile est une excellente occasion pour améliorer nos outils d'intervention. Notez-le et ne l'oubliez pas !

Rémy GOGNIAT



Papa électricité

Notre bien-aimé, notre cher ami à tous, le grand arménien Charles Aznavour est décédé à l'âge de 94 ans : dure, très dure va être l'absence de cette personne très chère !

Charles Aznavour, né Shahnourh Varinag Aznavourian, a vu le jour le 22 mai 1924, dans le quartier parisien de Saint-Germain-des-Prés, d'un couple de réfugiés arméniens, Mischa et Knar Aznavryans. Le père et la mère, nés respectivement à Erzurum et Izmir en Turquie, sont des survivants du génocide arménien. Au cours d'une carrière commencée en 1946, il a enregistré plus de mille quatre cents chansons interprétées en plusieurs langues : en français, anglais, italien, espagnol, allemand, arménien, napolitain, russe. Il a écrit ou coécrit plus de mille chansons, que ce soit pour lui-même ou d'autres artistes. Il a joué dans plus d'une cinquantaine de films et a composé une dizaine de bandes originales.

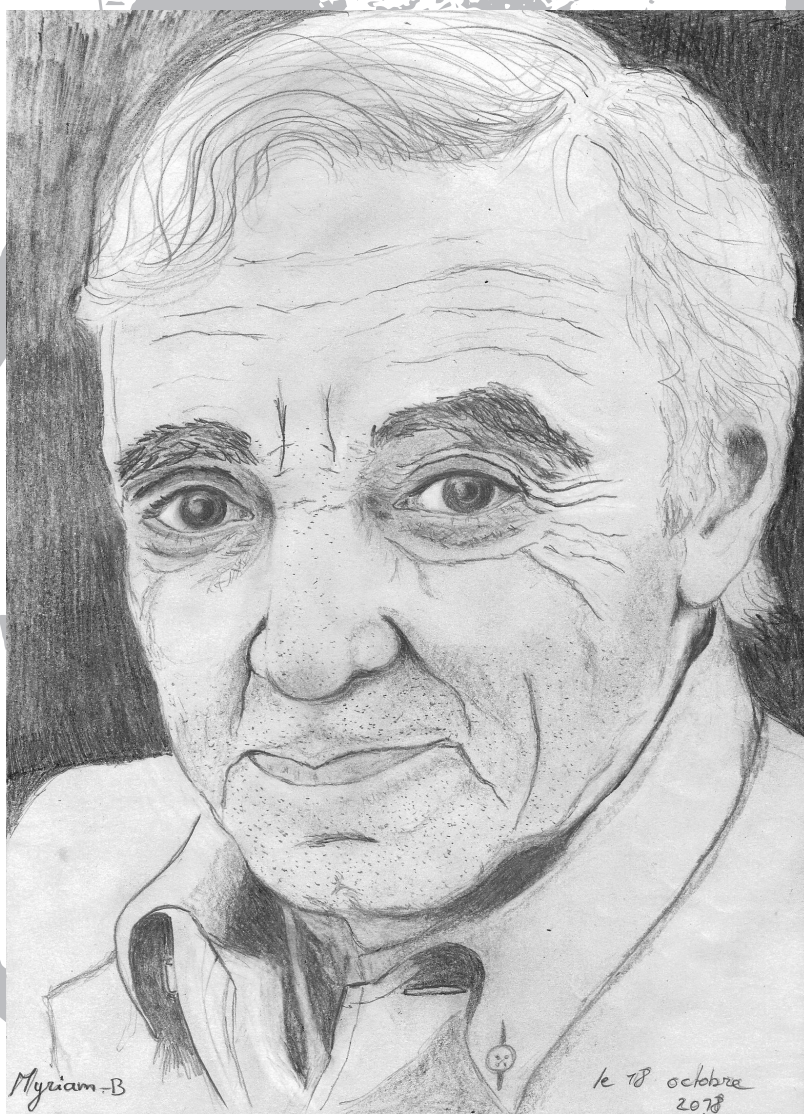
Souvent qualifié de «grand fils du peuple arménien», il était l'un des représentants les plus symboliques de cette diaspora. Il disait : *«Je suis français, mais l'Arménie, c'est mes racines. Il ne faut pas se tenir trop loin de ses racines»*. Il connaît l'Histoire de ses parents, de ce peuple et des tragédies qu'il a vécues. Des liens indéfectibles vont naître et être entretenus entre le chanteur et son pays d'origine. La manifestation la plus tangible de cet attachement date de décembre 1988, après le tremblement de terre qui dévaste le nord du pays et fait 25.000 morts. Le chanteur fonde le comité «Aznavour pour l'Arménie» pour collecter des fonds. Avant de se rendre sur place, il écrit la chanson *«Pour toi Arménie»*.

Lors du tremblement de terre, j'avais la trentaine. Deux villes ont été totalement rasées par ce séisme. Dans les rues, les cadavres s'accumulaient et les vivants dormaient à même le sol. Les jours suivants, ces villes se sont transformées en exposition de cercueils. Grâce à son comité, des avions ont ravitaillé la population et l'électricité a pu être remise en route. Après cette catastrophe, en 1989, j'ai assisté à un grand concert de Charles Aznavour à Erevan, la capitale. Avec des centaines d'Arméniens et d'Arméniennes, j'en ai pleuré d'émotion. Tout l'argent a été aux victimes et à la reconstruction du pays. Par la suite, Aznavour a toujours aidé l'Arménie. En retour, à Erevan, en 2011, le gouvernement arménien a ouvert un musée qui lui est consacré et contient une collection de disques, de livres, de prix musicaux, d'affiches et de photographies. Une statue lui est érigée à Gyumri, une des villes rasées lors du tremblement de terre et un parc lui est dédié à Erevan. En 2015., il donne un concert gratuit et inoubliable pour le centenaire du génocide et l'inauguration du mémorial.

Ses chansons ont bercé mon enfance que ce soit par la radio, la télévision ou les disques de mes parents. Au cours de ma vie, j'ai acheté nombre de ses vinyles, des livres de photographies sur sa vie et j'avais accroché des affiches de mon chanteur préféré sur les murs de ma chambre. « Emmenez-moi », « J'avais 20 ans », « Isabelle » et « Pour toi Arménie » sont les chansons qui me touchent le plus.

Pour moi, comme des millions d'êtres humains, Charles Aznavour n'est pas mort. Il reste à jamais vivant dans nos cœurs.

Varvara BABAYAN





Bordel!

“La prostitution marcherait moins bien si les hommes n’avaient pas besoin de se confier à tout prix.”

Frédéric Dard

Mardi 18 avril, je me rends dans les locaux de Médecins du monde, à La Chaux de Fonds pour interviewer Line Voegtli, chargée du programme P.A.S.S. (Prévention & Accès aux Soins TravailleurSEs du Sexe)

A la base, travailleuse sociale dans les services d’aide aux victimes de violences physiques, sexuelles ou psychiques, Médecins du Monde l’a embauchée à cette fonction. Quand cette organisation a cherché une intervenante pour un programme qui se mettait en place dans le canton de Neuchâtel, elle a saisi cette super opportunité de connaître mieux cette population dont elle ne voyait que les côtés négatifs et violents de leur labeur. Engagée en octobre 2015, elle n’a vraiment commencé le travail de terrain qu’en janvier 2016.

Elle s’occupe de tous les prostitués, de toutes les prostituées: les femmes et un 10% de personnes trans. Elle a affaire aux salons de massage, reconnus officiellement par le Service de l’emploi. Elle n’a pas accès, pour le moment, à la population masculine. Il n’y a que très peu de Suisses dans les salons.


A peu près nonante-cinq pour cent sont des migrantes, la plupart d’Amérique latine après un passage par l’Espagne. Le passeport européen leur permet de travailler en Suisse légalement. Il y a quelques personnes venues d’Afrique avec des permis de longue durée. Line visite les salons, une fois par semaine, tous les jeudis après-midi. Elle se déplace toujours avec une collègue intervenante médiatrice sociale ou avec une partenaire du Groupe Sida Neuchâtel ou des centres de santé sexuelle, pour le côté plus sanitaire. Elles donnent des informations concernant les infections sexuellement transmissibles, la contraception, les problèmes gynécologiques. Elles distribuent toujours un petit sachet avec des préservatifs, des lubrifiants, leur carte de visite et parlent des risques liés à la santé.

Ensuite, elles peuvent aborder les préoccupations, les souhaits, les projets, les soucis des personnes et les orientent dans le réseau social ou sanitaire. Il existe une cinquantaine de salons dans le canton, répartis dans nos trois villes, Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds, Le Locle. Depuis 2016, Line et ses collègues les ont quasiment tous visités. Elles effectuent un tournus, passant d’une ville à l’autre suivant les semaines. Pour les joindre, le bouche à oreille fonctionne régulièrement. Les travailleuses du sexe doivent veiller à avoir leur matériel sur elle, les préservatifs, les lubrifiants, leur matériel érotique. Elles payent 500 à 700 francs par semaine pour la location de la chambre.

Selon la nouvelle loi entrée en vigueur en janvier de l'année dernière, les responsables de salon doivent mettre à disposition le matériel de prévention et les informer sur les précautions indispensables. Pour le moment, concrètement, Line et ses collègues n'ont jamais vu de matériel mis à disposition. Les prostituées se débouillent en commandant sur internet ou auprès d'un démarcheur qui vient avec sa petite mallette.

Pour ce travail de proximité, Line et ses partenaires misent sur le lien de confiance, le contact. Avec un panel d'offres ou d'informations qui correspondent aux attentes des travailleuses du sexe, quel que soit la question, elles essaient soit d'y répondre directement soit de les accompagner dans les démarches ou de les orienter. Après, tout naturellement, les prostituées parlent de leur permis de séjour, de leurs conditions de travail, de leur souhait de faire un cours de français, posant des questions sur le fonctionnement de l'assurance maladie ou le règlement des dettes. Ensuite, elles en viennent à raconter leur histoire de vie, leur histoire familiale, à demander des informations quand elles ont des soucis de santé. Les recherches d'appartement sont compliquées parce qu'elles n'ont pas de fiches de salaire. De peur de la stigmatisation, elles n'ont pas forcément envie de dire ce qu'elles exercent comme travail. La personne doit, parfois, se présenter personnellement au propriétaire ou à la gérance. Ils voient alors quelqu'un avec un vrai visage, pas juste un fantôme « *c'est une travailleuse du sexe* ».





Dans un premier temps, le travailleur ou la travailleuse prend contact avec une gérance ou un(e) propriétaire, puis dans la phase où il faut présenter les papiers, constituer le dossier, l'équipe Pass vient en renfort.

Certaines travailleuses leur disent : « *Moi, j'aimerais me réinsérer progressivement.* » Elles demandent comment faire, comment prendre les choses les unes après les autres. Souvent, une bonne partie de ces personnes n'ont pas de permis de séjour suisse. Cela rend la chose vraiment compliquée, elles ne sont là que temporairement. Une bonne moitié a une autorisation de travail pour les personnes indépendantes, de nonante jours consécutifs ou non, sur toute l'année. Elle ne permet pas d'envisager une insertion professionnelle à part peut-être suivre un cours de français mais c'est vraiment bien peu de chose. Pour une personne titulaire d'un permis B ou C, c'est un peu plus facile de faire des projets sur un plus long terme. Line et ses partenaires étudient les situations au cas par cas, le parcours de la personne, ses diplômes ou son expérience professionnelle.

Prendre des cours de français, c'est le premier pas vers l'intégration. P.A.S.S. aimerait développer l'aspect insertion professionnelle, se mettre en contact avec des structures comme S.O.S Femmes, à Genève, qui agit concrètement dans ce domaine. Le problème, ce sont les ressources financières qui manquent pour que ces personnes puissent se réinsérer petit à petit, à leur rythme. Concrètement, hormis l'orientation avec les structures existantes, Pass ne fait pas vraiment un projet de réinsertion de A à Z.

Les personnes trans ne posent pas forcément les mêmes questions que les prostituées, mais racontent aussi leur parcours autrement. Dans leur parcours migratoire, elles ont vécu des périodes de violence, de rejet, de mise au ban de la société ; également beaucoup plus de problèmes avec leur famille d'origine. Souvent rejetées assez jeunes dès qu'elles ont dit leur orientation sexuelle, leur identité, c'est parfois assez difficile d'aborder l'aspect famille, affiliation, identité. Elles se retrouvent assez isolées, peut-être encore plus que les femmes travailleuses du sexe qui, elles, ont une famille, des enfants, tout un réseau assez fort. Pour les spécificités liées à leur transformation, il n'y pas du tout d'association pour les personnes trans à Neuchâtel.

Si les personnes trans ont des problèmes juridiques spécifiques, par exemple, changer leur nom sur leurs papiers ou dénoncer des discriminations de la part de la police ou des organes officiels, Pass travaille avec l'association Genève 360.

Dans les salons, diplomatiquement, les responsables, s'ils sont plusieurs dans le même immeuble, se mettent tacitement d'accord pour ne pas prendre plus d'un certain nombre de personnes trans pour éviter la concurrence entre elles ou avec les travailleuses du sexe.

Depuis janvier 2017, il est réellement marqué noir sur blanc dans la loi que l'Etat a pour mandat d'offrir un cadre aux travailleuses et travailleurs du sexe avec des conditions de travail qui sont respectueuses mais également un cadre au niveau de la prévention et de la santé qui permette de faire ce travail dans de bonnes conditions.

Pour le moment, sur le terrain, nul changement n'est constaté.

T:F





Faim damnée...

*«J'ai cessé de croire en Père Noël lorsque j'avais six ans.
Mère m'a emmenée à le rencontrer dans un grand magasin
et il a demandé mon autographe.»*

Shirley temple

Une décapotable rouge,
avec faux cosmonaute et musique de Bowie,
tourne en orbite autour de Mars.
Un contrat de la mafia est émis sur la tête d'une chienne
policrière trop compétente pour trouver la drogue.
De squelettiques juments argentines sont avortées
à la main, sans anesthésie, plusieurs fois par an,
pour récupérer leur placenta
afin que les femelles des bétails occidentaux
accouchent pratiquement toutes à la même date.
L'Aquarius, navire humanitaire erre une semaine avec,
à son bord, 630 migrants rescapés.
A Gaza, Abdel-Raman, 12 ans, Palestinien,
touché par une balle de sniper, abruti par les calmants, dort,
amputé au-dessus du genou.
Dans le monde, une femme sur trois a été violée,
battue, forcée à l'acte sexuel ou abusée
au moins une fois dans sa vie.
En Afrique, des traders suisses écoulent
du carburant toxique pour la santé et l'environnement.
Le Président de la République française absout
son conseiller de l'Elysée, un barbouze
qui, déguisé illégalement en policier, cogne sur des citoyens.
700 000 Rohingyas ont fui un nettoyage ethnique
orchestré par l'armée birmane.
Au Yémen, une attaque aérienne de la coalition,
sous commandement saoudien,
touche un bus de transport scolaire
et tue une trentaine d'enfants.
Khadija Okkarou, adolescente marocaine de 17 ans
est enlevée, séquestrée, violée, tatouée de force
et martyrisée pendant deux mois
par une quinzaine d'hommes dans son village.
Face à l'absurdité, à l'injustice
et à la barbarie de notre humanité : bonne faim damnée !

Thierry FAUX

Important:

Les propos tenus n'engagent que les rédacteurs des textes présentés.

*Souffrir, souffrir,
apprends bien toutes les façons
puisque ce sera ta vie.*

Henri Michaux

Ont collaboré:

Ranya Tamer
Lunès Hadj-Saïd
Rémy Gogniat
Varvara Babayan
Gaston Verdon

Photographies, illustrations:

Lunès Hadj-Saïd
Chez Cindy
Benjamin Boillat
Florian Zbinden
Myriam Blaser
Jenny Kiehl
Luigi Carniel
Omid Habibinia

**Monteur podcast:**

Sébastien Comment

Relecture: Dominique Collet**Couverture et graphisme:**
Benjamin Boillat**Rédacteur en chef, podcast
et interviews:** Thierry Faux

Repas de midi :
lundi-vendredi sur réservation
032 886 91 60
(accueil de groupes sur demande)

Cafétéria ouverte :
mercredi de 14 à 17h
samedi de 9 à 12h

Petit déjeuner 6 francs:
Un café ou un thé,
un jus d'orange,
une petite taillaule,
beurre, confiture

Programme ouvert aux bénéficiaires

- de l'action sociale (contrat ISP)
- de l'assurance chômage
- requérants d'asile et réfugiés

A votre service

La Joliette dispose de moyens et de compétences pour vous rendre service :

Communication : sites internet, graphisme, mises sous plis, reliure plastique

Artisanat : articles cadeaux, mandats et création sur demande, meubles en carton, décoration de tables

Boulangerie : pain au feu de bois, taillaule, sur commande, livraisons

Maintenance : nettoyages, débaras, mandats divers

Jardin : entretien du jardin, petits travaux paysagistes

Menuiserie : travaux sur mandat, création, rénovation

Bois : bois de feu en sac et en stère, bûches finlandaises, livraisons

Transports : petits transports, petits déménagements, livraisons

Salles : à disposition sur demande

Location : stands de marché

Pour tout renseignement:
CSP.LaJoliette@ne.ch

Notre site: www.joliette.ch

Impression et reliure :
Monney Service
032 913 67 00



Si affaissé, brimé, si fini que tu sois,
demande-toi régulièrement - et irrégulièrement -
« *Qu'est-ce qu'aujourd'hui encore je peux risquer ?* »

Henri Michaux